

## XYZ. La revue de la nouvelle



### La clef du silence

Caroline Gourde

Numéro 28, 1991

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gourde, C. (1991). La clef du silence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (28), 71-74.

## LA CLEF DU SILENCE

CAROLINE GOURDE

J'avais un mauvais pressentiment. Même le matin, au bureau, je me sentais mal et j'avais toutes sortes d'idées bizarres. Quand je suis entrée, ce soir-là, la clef était sur le couvercle du coffret. Je ne l'ai pas ouvert tout de suite, je me suis déshabillée et je suis allée dans la cuisine me chercher quelque chose à me mettre sous la dent. Je suis revenue dans la chambre. J'ai regardé le coffret. Je ne savais pas si je devais l'ouvrir. Il était parti tellement vite, que j'avais cru que c'était la fin. Je me suis assise sur le lit, j'ai pris la boîte dans une main et la clef dans l'autre. Tout à coup, j'ai eu hâte de voir ce qu'il m'avait écrit, pour en finir au plus vite. J'insérai la clef dans la serrure, j'ouvris le coffret et saisis le bout de papier qui était au fond. « Je t'aime. Je suis parti à Toronto pour trois jours. Excuse le départ précipité, c'est de ma faute. On reparlera de tout ça à mon retour. XXX »

Je m'en faisais toujours pour rien ! C'est vrai que ça allait mieux entre nous de ce temps-là. Et puis c'était tout de même moins pire que beaucoup d'autres fois où il m'avait écrit des messages et était parti avec la clef du coffret. J'étais contente dans le fond. J'attendais son retour avec impatience.

Cinq jours plus tard, il n'était toujours pas rentré. Il avait deux jours de retard, et j'allais lui dire ma façon de penser quand il arriverait.

En entrant dans l'appartement, le soir, je constatai qu'il n'y avait personne, mais que dans la chambre, le coffret avait disparu. Il y avait une note sur le meuble qui disait seulement : « J'ai pris le coffret. J'ai encore besoin de réfléchir. »

Pendant nos trois ans de vie commune, j'étais restée dans la peur qu'il me laisse. Il ne parlait pas beaucoup, il était indépendant, mais je l'aimais. En réalité j'avais la frousse de me retrouver seule au monde. Mais je l'aimais.

Fatiguée d'attendre, un soir, je décidai d'aller au cinéma toute seule. Quand je suis revenue, miracle, la première chose que je remarquai sur le pas de la porte fut ses pantoufles. Il était là ! Mais mes espoirs furent vite dissipés quand je vis une note sur la table : « J'ai une surprise pour toi. Va voir dans la chambre. »

Je me précipitai à l'endroit indiqué. Sur la porte, il y avait une autre note qui disait : « Ouvre la porte et regarde droit devant toi. »

La rage me prit au cœur et je ne pus m'empêcher de laisser échapper entre mes dents un « crétin ! » retentissant. Je préparai d'abord mon discours sur la fidélité, puis j'ouvris la porte tranquillement.

Rien. Absolument personne.

Je regardai droit devant moi comme il me l'avait dit. Sur la table près de la fenêtre, il y avait un énorme bouquet de fleurs. Je m'avançai doucement, de peur qu'il ne soit caché quelque part, en arrière de la porte ou dans la garde-robe. Sur le bouquet, il y avait une petite carte dans une enveloppe. Pas de je t'aime, pas de bisous. Seulement : « Si tu veux le coffret, il est quelque part. Un indice à la cuisine. »

J'y suis allée. J'ai fouillé dans toutes les armoires, j'ai regardé dans le réfrigérateur, j'ai vidé le garde-manger. Il n'était pas non plus dans le fourneau. Introuvable.

Je pensai tout à coup au four micro-ondes. Il ne s'y trouvait pas. Je m'assis sur une chaise. « Tiens, me dis-je, cette chaise était boiteuse et maintenant, elle ne l'est plus ! » Je me penchai pour regarder par terre, pour voir où était rendue la chaise en question. C'était toujours la mienne, sauf qu'il y avait un petit papier en-dessous de la patte. D'après mon souvenir, personne n'en avait jamais mis ! La patte gauche avant avait autrefois un bon centimètre de plus court que les autres...

Tout à coup, j'allumai. J'arrachai le papier de la patte et le dépliai.

« Tu m'as trouvé? Félicitations, tu es assez près du but, mais tu gèles. Sans farce. L'endroit où est caché le coffret est noir. Ce n'est pas compliqué, il me semble! Pour un autre indice, va dans la salle de bains. »

Il commençait à jouer avec mes nerfs, celui-là! J'allai dans la salle de bains. Dans le miroir, il était écrit avec du rouge à lèvres: « Dans le salon, regarde la télévision. Un indice: c'est gros! »

Je courus dans le salon, je m'assis sur le fauteuil, j'ai même allumé le téléviseur. Un téléviseur, c'est gros! Surtout le nôtre qui était encastré dans un meuble en bois. Il n'était pas noir, mais brun. Je me levai et regardai autour de moi en cherchant quelque chose de noir. Rien. Les meubles étaient en bois, le fauteuil était bleu, le sofa aussi. La lampe était blanche. Les plantes étaient vertes, comme toutes les plantes.

Celle près de la télévision produisait de petites fleurs roses et était énorme. L'endroit où se trouvait le coffret était noir, me rappelais-je. Pourquoi est-ce que je courais après ce coffret? Peut-être parce que je savais cachées dedans les seules paroles qu'il était capable de me dire. Ce coffret, il le représentait lui, en fait. En cherchant le coffret, c'était lui que je cherchais. Quelqu'un que je n'avais jamais vraiment connu.

Noir...! Qu'est-ce qui était noir? Une seule chose, sur laquelle je posai les yeux: la terre dans le pot de ma plante à fleurs roses! Je me sentais presque gênée de mettre les mains dedans. Je m'agenouillai et commençai à gratter la terre avec mes doigts. Ce n'est qu'au fond, complètement, à travers les racines, que je touchai quelque chose de dur: le coffret! Je le déterrai. Sur le dessus, il y avait encore un fichu papier, tout plein de terre: « Maintenant, il faut que tu trouves la clef. Un indice: dans la chambre. »

J'en avais tellement ras le bol de courir d'un bord à l'autre de l'appartement que j'allai dans la cuisine me chercher un couteau et

essayai de forcer la serrure, d'insérer le couteau ne serait-ce que dans la minuscule fente entre le couvercle et la boîte. Rien à faire ! J'avais les nerfs en boule, des jurons plein la bouche. Je donnai un coup de pied sur une chaise et poussai un cri de douleur.

En me tenant le pied à deux mains et en sautillant, j'allai dans la chambre et me couchai sur le lit, furieuse.

Je me suis relevée, j'ai ouvert tous les tiroirs et j'ai lancé mon linge un peu partout. J'ai ouvert les siens et j'ai piétiné tous ses vêtements en maudissant tous les saints. Et puis je me suis affaissée par terre en sanglotant, près de la table de chevet.

Quand je fus calmée, je passai une main aveugle sur le bureau pour prendre un mouchoir. Elle rencontra quelque chose. La clef. Je l'ai regardée, ébahie, pendant quelques secondes. Puis je courus à la cuisine là où j'avais laissé le coffret.

Je l'ai pris dans mes mains. Avec toutes les misères du monde j'ai essayé d'insérer la clef dans la serrure. Ma main tremblait et j'avais terriblement chaud. Je tirai une chaise de la table, celle qui était boiteuse. Mes dents claquaient au même rythme que le bruit de la patte sur le sol.

Je réussis finalement à insérer la clef. Je tournai. Je soulevai le couvercle. Au fond du coffret, il y avait une feuille rose, pliée en quatre et une fleur fanée, qui avait été arrachée de ma plante. Je pris la feuille et la dépliai. Quelques mots très simples, mais aliénants. « J'ai une devinette pour toi. Je ne suis pas dans la chambre à coucher, ni dans le salon, ni dans la salle de bains, pas plus dans la salle de lavage. Où suis-je ? »

Je m'écrasai littéralement sur la table. Entre mes sanglots, je remarquai, par hasard, qu'il manquait sur le mur, au-dessus de la cuisinière, un couteau à bifeck.

**XYZ**